

En étudiant les dictionnaires et les grammaires, on ne pourra s'empêcher d'admirer les beautés que renferment ces idiomes, qui, au premier abord, paraissent si grossiers et si pauvres. Dans cette courte étude que nous offrons aujourd'hui à nos amis, nous ne prétendons pas donner toutes les variétés de formes, et les nuances de phraseologie, cela doit être cherché dans la grammaire.

Nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer que ces langues ont peu d'irrégularités et d'anomalies. Les défauts sont beaucoup plus rares qu'on n'aurait lieu de le penser dans ces dialectes qui jamais n'ont eu d'académies pour en fixer les règles et en empêcher l'altération. Il faut avouer que ces langues ne sont pas susceptibles de perfectionnement. Elles sont parfaites dans leur genre. On peut tout au plus former des mots et cela par milliers, en se servant des radicaux et de certaines particules. En compilant grammaires et dictionnaires, on ne fixe pas la langue, car elle est déjà fixée dans la bouche des Sauvages, mais on en fait connaître les règles et on explique la marche de ces idiomes à ceux qui ne les connaissent pas. Tous les Sauvages parlent correctement leur langue, naturellement et sans l'avoir étudiée. Les enfants à mesure qu'ils entendent et apprennent les mots, prononcent adroitement, et bientôt pourront saisir toutes les phrases des fins haranguers. Comme de raison le sauvage ne peut vous donner aucune explication sur telles et telles règles; il parle bien sans le savoir et comme machinalement.

En voilà assez sur ces langues pour démontrer qu'elles ne sont pas aussi barbares qu'on se l'imagine. Au moyen de ces idiomes qui paraissent si pauvres, on peut très-bien expliquer les vérités de la religion et faire des sermons les plus étonnants sur l'enfer, la mort, le péché, etc....

Avant de terminer ces réflexions, qu'on me permette d'émettre une opinion sur un certain ouvrage, imprimé en 1845, dont l'auteur s'appelle Henry R. Schoolcraft. Ce livre qui renferme des appréciations sur les Sauvages, leurs mœurs, leurs usages, leurs superstitions, leurs poèmes (?) leurs guerres, recèle au milieu de choses vraies et intéressantes, une foule d'inexactitudes qui sont bien propres à induire en erreur les lecteurs qui ne connaissent pas les Sauvages. Pour ne dire qu'un mot de la manière dont il parle de l'idiome algonquin et sauteux, à la suite de M. Guoq, nous ne craignons pas de nous tromper en disant que M. Schoolcraft ne savait pas ces langues qu'il pensait pourtant connaître. Car ce n'est pas suffisant d'être un homme d'un grand talent pour traiter des sujets qu'on ne connaît pas. Le talent, quel qu'il soit, ne saurait suppléer aux connaissances qu'on n'a pas.

En terminant cette petite étude sur les langues sauvages, je ferai remarquer qu'à l'exemple des missionnaires, nos prédécesseurs en ce pays, j'ai cru devoir me servir, en écrivant le sauvage du w devant les voyelles a, e, i, o, pour exprimer certains sons, comme wa, wé, wi, wo, qui se prononcent comme dans les mots anglais, water, wet, wit, woman.... (eris) Wabiskaw, c'est blanc, webinew, il le regrette, wini, moëlle, nawoki, incline-toi.

Sans vouloir donner ici les raisons qui nous ont porté à nous servir de cette lettre anglaise au lieu d'un 8, dont se servaient les anciens missionnaires du Canada et aujourd'hui dont quelques-uns se servent au Lac des Deux-Montagnes, nous dirons que le w a été déjà adopté depuis longtemps dans le nord de l'Amérique, par les missionnaires des Cris, des Sautaux, des Pieds-Noirs et des sauvages de la Rivière McKenzie. Même les jeunes missionnaires nouveaux venus, sont heureux d'adopter de suite la manière d'écrire de leurs confrères et prononcent d'eux-mêmes les mots écrits avec w. Qu'on se rappelle que quand on écrit en sauvage, ce n'est pas ni en français ni en anglais qu'on écrit, mais dans des

idiomes qui n'ont pas leurs alphabets propres. Il faut donc emprunter à nos langues modernes des signes, que d'un commun accord, on est convenu d'adopter et qu'une longue expérience nous a fait comprendre être convenables à notre but.

NATOWAPIKOWAN.

—(Extrait du Métis.)

La nature brute et la nature cultivée.

La nature est le trône extérieur de la magnificence divine. L'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la Toute-Puissance. Fait pour adorer le Créateur, il commande à toutes les créatures; vassal du Ciel, Roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit; il établit entre les êtres vivants, l'ordre, la subordination, l'harmonie; il embellit la nature même; il la cultive, l'étend et la polit, en élague le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose. Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais résidé, couvertes ou plutôt hérissées de bois épais et noirs, dans toutes les parties élevées; des arbres sans écorce et sans cime, courbés, rompus, tombant de vétusté; d'autres, en plus grand nombre, gisant au pied des premiers, pour pourrir sur des morceaux déjà pourris, étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclore. La nature, qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, paraît ici dans la décrépitude; la terre, surchargée par le poids, surmontée par les débris de ses productions, n'offre, au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agaries, fruits impurs de la corruption. Dans toutes les parties basses, des eaux mortes, croupissantes, faute d'être conduites et dirigées; des terrains fangeux, qui, n'étant ni solides, ni liquides, sont inabornables, et demeurent également inutiles aux habitants de la terre et des eaux; des marécages qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes venimeux, et servent de repaire aux animaux immondes.

Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas, et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de landes, des savanes, qui n'ont rien de commun avec nos prairies; les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes: ce n'est point ce gazon fin qui semble faire le duvet de la terre; ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité: ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles, et qui, se desséchant et se repoussant successivement les unes sur les autres, forment une boue grossière, épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages. L'homme obligé de suivre les sentiers de la bête féroce, s'il veut les parcourir, est contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie; effrayé de leurs rugissements, saisi du silence même de ces profondes solitudes, il rebrousse chemin, et dit: "La nature brute est hideuse et mourante: c'est moi seul qui peut la rendre agréable et vivante. Desséchons ces marais, animons ces eaux mortes, en les faisant couler: formons-en des ruisseaux, des canaux: employons cet élément actif et dévorant qu'on nous avait caché, et que nous ne devons qu'à nous-mêmes; mettons le feu à cette boue superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi consumées; achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer: bientôt, au lieu du jone, du nénuphar, dont le crapaud composait son venin, nous verrons paraître la renouëlle, le trèfle, les herbes